

Hommages
pour le 45^e
anniversaire
de la mort de
Patrice de
La Tour du Pin

Editorial

Un « appel à témoins » a été lancé auprès des Amis de Patrice de La Tour du Pin, il y a quelques mois, pour fêter le 45^e anniversaire de la mort du poète le 28 octobre 1975.

Des lecteurs de toutes générations ont généreusement répondu et rendent ici témoignage de la présence de Patrice de La Tour du Pin et de sa *Somme de Poésie* dans leur vie.

C'est donc une guirlande que nous composons ensemble autour de la figure du poète pour lui rendre hommage et partager avec d'autres « confidents » l'amour et l'admiration qui lient chacun d'entre nous à « l'ami spirituel » dans son aventure singulière.

Par la magie du numérique, cette guirlande reste ouverte et ne demande qu'à s'étoffer, s'enrichir, se renouveler au gré des désirs des lecteurs qui souhaiteront témoigner à leur tour. Il leur suffit d'envoyer textes, photos, dessins, films, vidéos, musiques, sculptures ou tout autre contribution que nous joindrons à la couronne que nous continuerons de tresser dans les mois qui viennent pour rendre hommage au poète.

Dans *Concert eucharistique*, son dernier recueil publié en 1972, Patrice, méditant sur « la mort vide et commune » écrivait cette prière :

« Je peux retourner à la terre
Sans peur, n'étant plus seulement
Fils de mon père et de ma mère,
Car tu m'as fait dans mon désert
Fils de ta grâce et de mon sang. »

« Concert de la fête d'amour », *Une Somme de Poésie III*, 1983, p. 327

Les profondes interrogations qui travaillent notre société confrontée depuis quelques décennies aux étourdissants progrès de la technologie et de la médecine en matière de procréation et de filiation, trouvent dans l'aventure spirituelle de La Tour du Pin de précieuses réponses. Le poète offre la force et la délicatesse de son verbe grâce auquel chacun peut prendre chair et construire son histoire. Par sa vie et son œuvre, Patrice de La Tour du Pin participe à l'humanisation de l'Homme qui trouvera sa plénitude dans le Christ, comme il le chante dans le sillage de saint Paul et de Teilhard de Chardin :

« Ton Christ a signé son passage
dans tous les temps comme aujourd'hui.
Il a l'oreille du ciel et de la terre
qui ne s'entendent pas sans lui ;
Il est la bouche de leur alliance,
et le cœur qui fait tout accord ;
Il est l'Homme que nous ne sommes pas encore
nous qui sommes déjà de lui.
Et les arbres, le ciel et les pierres elles-mêmes
entrent dans le concert où nous le disons Dieu
et où nous appelons son règne. »

« Concert des vergers », *Une Somme de Poésie III*, 1983, p. 378

Isabelle Renaud-Chamska

Enfances

Aude, troisième fille du poète, née en 1948, envoya ce poème à sa mère au moment de la mort de son père.

Précieux joyau, couleur d'automne
Telle la tombe du petit cimetière,
Où des âmes tristes et monotones
Ont chanté leur ami d'hier.

Un père gai et silencieux,
Compagnon de chasse à la croule
Frère aîné de nos jeux
Depuis la pêche à la moule.

Fidèle au passage de la sauvagine
Et au rendez-vous des bécasses,
Il n'est de fête qu'il n'imagine
Ni de jeux dont il ne se lasse.

Aux lauriers du monde
Il préfère le langage de ses fleurs
Et n'offre sa faconde
Qu'à ses êtres enchanteurs.

Son Saint Graal est son Sauveur
Sa quête est son amour
Quelle douce saveur
De le savoir à ses cotés pour toujours.

Aude de Pelet



Cyril et Laurène de Pelet n'ont pas connu leur grand-père vivant, mais ils évoquent les lieux où ils ont pu le rencontrer comme en rêve depuis leur enfance au château du Bignon et dans sa Somme de Poésie.

Les songes d'une nuit d'enfant

Au bord d'une route anodine, se dressent une grille et une glycine ;
une maison de poupée attire alors l'attention.

Elle semble sortie d'un rêve, ou plutôt, nous y fait entrer.

L'allée qui s'ouvre à côté d'elle, plonge au centre de la terre ; elle est sombre, impressionnante
et éclairée par quelques torches de rhododendrons en fleurs, creusée comme un sillon,
dominée par les chênes immenses.

Serait-ce la chute ? l'abîme ? quelques pas plus loin, s'ouvre la porte des platanes
vers une vallée lumineuse et féérique de grandes prairies, d'arbres en fleurs, de thuyas
et de cèdres majestueux, de hêtres pourpre et vert massifs.

On distingue un jardin fantastique sur la gauche dont les parfums enivrants vous attirent
dans leur valse folle.

Se dessine alors, derrière un tilleul centenaire, un château dont les toits semblent toucher le ciel.

« Le château par Sanson, les jardins par Duchêne » comme dit le poème.

Château d'histoire irlandaise, maison de poète, de la gravure et du chromo.

Ici, flottent les souvenirs de tant de vies mouvementées, de réflexions saintes et de dîners de chasse.

Il y eut tant de longues soirées d'hiver près du gros poêle, pour réchauffer les doigts gelés
par une passée aux canards infructueuse, dans cette bibliothèque chaleureuse ;

il y eut tant de discussions animées, de débats mouvementés dans ce grand salon tapissé,

il y eut tant de dîners de chasse joyeux, tant de couchers de soleil flamboyants,

tant d'annonces émouvantes dans cette salle à manger princière ;

il y eut tant de jeux interminables sous le regard des buffles et des mouflons
dans cette antichambre sacrée ;

il y eut tant de courses effrénées et de festins préparés dans ces immenses cuisines
aux fourneaux toujours brûlants.

Il est des demeures de légendes qui ont fait et feront naître toujours plus de rêves d'enfants.



Cyril de Pelet

Octobre 2020

© C. de P.

Douce échappée

Peuplé d'enfants jouant à guerroyer,
Le puissant bosquet d'arbres éternels
S'anime des cris d'attaques des chevaliers,
Immense repère, au pied de la tonnelle.

Plus haut, le jardin en terrasses, fleurit.
Son auteur peint des œuvres parfumées,
Un verger qui sucre l'air de ses fruits ;
Il nous guide à l'ombre de ces ramées.

La vieille serre abrite notre refuge.
Vive, elle surplombe, telle la tour de guet,
Les alentours ; éloignant les déluges,
Surveillant les framboises des fins gourmets.

Au loin, le grand étang et ses mystères
Insuffle aux jeunes âmes passagères
L'enchanteresse légende des terres ;
Des eaux s'éveille une clarté légère.

Laurène Ledermann
Octobre 2020



© J.A.

Confidences

Lucas est poète

Dans le salon, Lucas tourne en rond. De temps à autre, il jette un coup d'œil par la fenêtre. Il guette le retour de sa mère. Il est rêveur. En vérité, il est presque toujours rêveur. Son père est mort l'année dernière, enlevé par un cancer foudroyant. Et Lucas n'a pas accepté la réalité de cet événement dramatique, inadmissible. Il s'est évadé dans des rêveries qui lui sont un refuge, un monde plus paisible que la vie. Dans sa tête, les images et les mots valsent sans fin. Car Lucas aime les mots.

Il a découvert les merveilleux mirages de la poésie. À l'école, quand la maîtresse cite Victor Hugo ou La Fontaine, Lucas est en extase. Et l'envie le démange d'imiter les poètes, ses héros. À toute occasion, il fait danser les rimes, comme on peut le faire à dix ans. À propos ou hors de propos. C'est devenu une sorte d'addiction. Quand il joue au foot avec les copains, il se surprend à improviser :

Marc a tenté un dribble,
Il a raté sa cible.
Il a pris un tacle,
Triste spectacle !

Pour le moment, sa mère n'est pas encore rentrée. Il rêve en chantonnant :

Quand maman reviendra,
C'est Lucas qui rira.

Il répète son refrain, en sautant d'un pied sur l'autre. Il contemple les meubles du salon. Sur la table basse, un livre est posé, qui attire son attention : « Le pâtis de la création ». Qu'est-ce que c'est qu'un pâtis ? Lucas ignore ce mot. Il est intrigué. Il commence à feuilleter le petit volume. Miracle : c'est un livre de poèmes ! En regard des textes, des dessins magnifiques l'éblouissent. Lucas aime bien dessiner mais jamais il n'aurait imaginé qu'on puisse faire quelque chose d'aussi fin, d'aussi joli. Les couleurs sont d'une délicatesse qui l'enchantent. Pourtant, les sujets sont étranges. Pourquoi ce taureau, ce crapaud, cette grosse tortue ? Lucas se plonge dans les textes. Et là il commence à s'étonner. Il ne comprend pas. L'auteur parle à ses chiens mais il dit n'importe quoi. Il écrit : *La mise à mort, je l'ai sonnée...* Et un peu plus loin, il prétend *sonner la reprise de vie*. Lucas trouve le discours incohérent. Il tourne les pages. Décidément, ces poésies sont difficiles. Un peu folles, même :

*J'étais un arbre à forme humaine
Sous mon écorce l'eau coulait...*

« Métamorphoses »

Lucas n'y comprend toujours rien mais il se laisse prendre au rythme des vers :

*À l'aplomb de nuit je m'allonge
Sur un œuf sombre abandonné...*

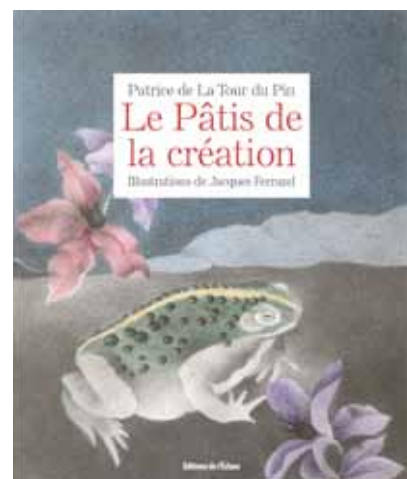
« L'œuf »

Le dessin représente un gros galet noir en forme d'œuf. Lucas voit mal comment on peut s'y allonger. Encore moins le couvrir. Il poursuit sa lecture. Voilà les chiens de chasse qui reviennent. Cette fois, l'auteur essaie de les calmer. Un peu plus loin, une énorme tortue avance à pas comptés :

Un monde clos, à rythme lent, qui passe...

« La tortue »

Et le poète évoque ses sonneries d'écailles. Est-ce que ça résonne vraiment, les écailles de tortue ? Lucas est de plus en plus dérouté. Mais aussi de plus en plus fasciné. Quelques pages plus loin, le texte semble commenter l'image :



Un lézard incrusté comme un lichen bleu pâle...

« *Le lézard* »

D'autres poèmes effrayent Lucas : la puce suceuse de sang, le serpent ou le sombre taureau

Striant la nuit matricielle

D'un flamboiement encore plus noir...

« *Le taurillon* »

L'araignée trône sur sa toile. Elle étale ses longues pattes contre le ciel,

Mangeuse des rayons dansants de notre vie,

Tisseuse à l'infini de constellations mortes...

« *L'araignée* »

Drôle de poète, pense Lucas, que ce Patrice de La Tour du Pin ! Il donne, de-ci de-là, des messages d'espoir, mais il ne cesse de convoquer la mort, la détresse, l'abandon.

Il se forme à cœur vide un tel roulis d'angoisse...

« *Le puits de cendres* »

Par quelles souffrances est-il passé ? Où puise-t-il le courage de surmonter sa tristesse ? Lucas refuse toujours de penser à son père disparu mais ces poèmes trouvent dans son âme une résonance lancinante. Il relit les textes qu'il a déjà parcourus. De nombreux passages lui restent mystérieux. Pourtant, peu à peu, il a l'impression de pénétrer dans cet insondable univers. Les mots retentissent avec une intensité croissante. Il se laisse séduire malgré lui. Brusquement, un autre dessin vient suspendre sa méditation : *l'enfant sur la flaque*, une flaque dans laquelle un jeune garçon laisse baigner son pied. Lucas ne peut s'empêcher de rire, tant cette image lui évoque le souvenir des mares où il aimait patauger. Il tourne encore quelques pages et tombe sur trois lignes qui lui semblent écrites spécialement pour lui :

Mais son cœur de jeune montagne

Peu à peu se déconcerta

Et le cri du ciel y entra.

« *Le déconcerté* »

Un cœur de jeune montagne ? Bon, c'est bizarre. Mais c'est exactement ce que Lucas ressent. Il est déconcerté, et il croit entendre le cri du ciel. Il est totalement envoûté. En se rappelant les vers de mirliton dans lesquels il se complait d'habitude, il est pris d'une sorte de honte. Quel décalage entre ses exercices de langage acrobatiques et les sublimes hauteurs où plane le *pâtis de la création* ! Et pourtant La Tour du Pin lui-même se lamente :

Mes plus beaux mots sont chassés tels des rêves...

« *L'homme au cyprès* »

Un poète doit-il toujours être poursuivi par des doutes ? Même quand le poème est si beau ? Soudain, Lucas fait une découverte : les vers n'ont aucun besoin de rimer. Ici, tantôt une assonance fait entendre un léger écho, tantôt rien ne répond à l'attente mécanique d'une rime. Peu importe. L'essentiel est la profondeur de l'inspiration. Et la fantaisie. Et la musique...

Un bruit de porte vient interrompre Lucas. Sa mère vient d'arriver. Elle regarde avec surprise le volume que tient Lucas :

- Comment vas-tu, mon grand ? Tu as regardé ce livre ?

Lucas émerge. Il reste un moment silencieux. Et puis son enthousiasme explose :

- Maman, je sais ce que je veux faire plus tard. Je veux être poète !

- Ah ! Poète ? ... Tu l'es déjà un peu, je crois...

- Oh ! Non, maman ! Sûrement pas ! Pas encore...

Lucas se tait. Un léger sourire flotte sur le visage de sa mère. Et Lucas se replonge dans ses rêves. Il part y chercher la clef magique qui lui ouvrira, un jour, les portes de la haute poésie.

Claude de Calan

Octobre 2020

Claude de Calan a été directeur de recherche au CNRS, spécialiste de physique des particules, de théorie quantique des champs et de physique statistique. Il a en outre publié un essai, « *Le clown et le savant* » (avec Pierre Etaix, éd. Odile Jacob, 2004) et un roman, « *L'ermite de Tombelaine* » (éd. Albin Michel, 2016).



MÉTAMORPHOSES

J'étais un arbre à forme humaine,
Sous mon écorce l'eau coulait ;
Nous étions haleurs et haleurs,
Moi et le vent qui me battait.
Il découvrit la terre-mère,
L'argile du premier matin
Dans l'écho même de ma chair,
Et j'étais encore dans son sein...

Toute croissance était semblable,
Et tous les hommes, tels des arbres,
En eux-mêmes s'enracinaient ;
Je les voyais qui s'élevaient
Non vers le ciel, mais dans la chair,
Et la flore devenait faune.
En restant flore à son couvert ;
Puis la faune devenait homme,
En restant faune à son aïri ;
Et l'homme poussait dans un ruisseau...
Je ne voyais pas le passage,
Mais tout n'était pas accompli.

Alors les hommes s'effondrèrent,
Les bêtes moururent aussi ;
À leur tour les arbres tombèrent...
Il n'en resta qu'un sur la terre,
Mais la lumière jouait sur lui.

Le Pâtis de la création, ensemble de trente poèmes de Patrice de La Tour du Pin est inclus dans le recueil Une lutte pour la vie, Gallimard 1970, et intégré dans Une Somme de Poésie III, 1983. Jacques Ferrand a illustré ces 30 poèmes au crayon de couleur.

Artiste inclassable, aux talents multiples, Jacques Ferrand était lui-même un fidèle complice du poète.

Textes et dessins se répondent à merveille, témoignant de la fructueuse amitié qui unissait les deux hommes dans une même recherche, à la fois esthétique et spirituelle.

Publié aux Éditions de l'Ecluse. www.editions-de-lecluse.com

Mail de Natalie de LR-Bernis à son fils

De Combrey, le 15 novembre 2020

Cher Joachim,

Comme tu as apprécié une hymne de Patrice de La Tour du Pin, notre « oncle Patrice », découverte dans un livre de prières, tu voudrais que je te raconte « rapidement » quelques souvenirs concrets du parrain et oncle de ton père, qui était aussi son témoin de mariage. Tu sais combien ta grand-mère, Armande de Croÿ-Bernis, et ton grand-père éponyme, Joachim de Bernis, que tu n'as pas connu, étaient proches d'oncle Patrice et de tante Anne : Joachim était cousin germain de Patrice et frère d'Anne... Cela fait certes beaucoup de liens de famille, mais l'amitié, l'affection et l'attachement des deux cousins étaient les liens les plus forts. Tout le monde passait Noël au Bignon et le mois d'août ensemble à Salgas en Lozère... Les âges des 4 et 4 enfants s'accordaient bien par paires et ces vacances de cousins ont laissé à tous de très bons souvenirs d'enfance.

Ce que je voudrais te dire et qui m'émeut rien qu'en l'écrivant, c'est ce moment exceptionnel passé par ton père et moi, rue du Cherche-Midi, un certain 28 octobre 1975 il y a 45 ans. Oncle Patrice était mort le matin, au terme d'une très cruelle maladie qui l'avait fait terriblement souffrir pendant de longs mois ; ce soir-là, ton père et moi avons rejoint tante Anne et nos 4 cousines, en sortant du bureau : et là, scène d'une beauté et d'une émotion presque joyeuse : le père Didier Rimaud sj, son ami de cœur et de plume, était assis sur le lit, à côté du corps et lisait à haute voix quantité de textes d'oncle Patrice, tous pleins de joie et d'espérance. Ces textes étaient tout nouveaux pour nous à cette époque, alors qu'ils sont aujourd'hui bien connus des chrétiens. Le père Rimaud a lu longtemps. Je me souviens de ces vers :

« Seigneur, au seuil de cette nuit
Nous venons te rendre l'esprit
Et la confiance.
Bientôt nous ne pourrons plus rien
Nous les mettons entre tes mains
Afin qu'en toi nos vies demain
Preignent naissance. »

Avec oncle Patrice, on passait en quelque sorte de cette vie terrestre à la Vie éternelle, conduits par le défunt lui-même dans une continuité de confiance en Dieu, apaisante et sereine...

Des circonstances comme celles-là, Joachim, il y en a peu dans la vie, et cet anniversaire des 45 ans du départ d'oncle Patrice me fait revivre ces moments exceptionnels que je n'oublierai jamais...

Mais je voudrais aussi évoquer pour toi quelques souvenirs « de vie » d'oncle Patrice que tu me demandes : c'était d'abord un bel homme particulièrement gentil et accueillant, avec tante Anne, pour ceux, très nombreux, des habitués pour la plupart, qui passaient au Bignon ; pour Pierre, ton père, le Bignon était le point d'ancrage affectif très fort de toute son enfance « dans le Nord ».

Dans le « tous les jours », oncle Patrice était vraiment plein d'humour, il s'exprimait d'une façon aussi simple qu'élégante, avec une prononciation parfaite, que je jugeais la meilleure du Fg St-Germain. Petite nièce rapportée hyper timide que j'étais, j'adorais ses phrases émaillées de mots empruntés à la nature, flore et faune, et aussi à la vénerie, avec si souvent cet humour qui pointait... Venant de « notre Loiret », et issue de la famille de grands chasseurs que tu as bien connus, je m'y retrouvais très bien dans cette ambiance campagnarde heureuse.

Juste une autre caractéristique qui me touchait énormément : le goût partagé d'oncle Patrice et tante Anne pour les jardins, les plantes, les fleurs. La nature avec étangs, bois mouillés, nuages tristes est merveilleusement décrite dans l'œuvre d'oncle Patrice... Mais à une époque où parcs et jardins n'étaient pas encore à la mode, le jardin du Bignon, avec ses feux d'artifice de delphiniums au printemps était un vrai émerveillement...

Et puis, les bouquets dans la maison ! Je finirai sur un jour de mariage où des décors très jolis réjouissaient le visiteur qui se glissait furtivement comme moi au rez-de-chaussée : près de la cheminée du grand salon, un vase de cristal en forme de panier mettait en scène une merveille de camaïeu de pois de senteur bleus et roses, s'accordant à ravir avec les belles tapisseries et leur donnant vie et fraîcheur : peu après, je dis à tante Anne mon émerveillement pour cette composition simple et ravissante qui m'avait fascinée : elle me répondit que c'était oncle Patrice qui l'avait faite...

Cher Joachim, on reparle de tout cela avec ton père... et en grand lecteur que tu es, tu retrouveras dans la bibliothèque de ta grand-mère les ouvrages d'oncle Patrice : il n'en manque aucun, même les plus anciens !



©DK

Confidences d'un homme de ce temps

J'ai véritablement découvert la personne de Patrice de La Tour du Pin lors d'un séjour effectué à l'abbaye de La Pierre qui Vire en février 1990. Le livre de Jacques Gauthier, *Patrice de La Tour du Pin, quêteur du Dieu de joie*¹ trouvé à la librairie de l'abbaye, fut pour moi un cadeau reçu du ciel. Je le lus immédiatement sur place.

Si je voulais témoigner de ce que La Tour du Pin m'a apporté et m'apporte en tant qu'homme de son siècle, je mettrais en avant les trois qualités suivantes : l'homme libre, le croyant engagé, l'époux amoureux.

De la liberté reçue à la liberté exercée.

Patrice de La Tour du Pin a toujours joui, dans sa jeunesse, d'une grande liberté : liberté pour l'enfant élevé en grande partie à la campagne, liberté pour l'adolescent qui n'a jamais connu son père, liberté du jeune homme adulé par une grand-mère exquise, liberté que donnent la fortune et l'éducation à un petit dernier...².

Ce qui me touche, c'est que cette liberté reçue n'a pas été pour autant pour lui un terrain propice à l'oisiveté ou à la facilité ; au contraire, Patrice a créé son cadre de vie avec des règles strictes, tout en laissant aller son imagination en vue de la création poétique. Et il ne cessa d'être un homme libre dans ses choix et la conduite de sa vie : libre de décider de ne rien publier aussi longtemps qu'il était prisonnier de guerre (il le restera trois ans entre 1939 et 1942, dont plus de deux ans à l'Oflag 4D d'Elsterhorst) alors même que, ayant déjà une notoriété en France, la propagande allemande lui demandait de « collaborer »³ ; libre, à sa libération, de prendre comme épouse sa cousine germaine ; libre de mener une vie simple en famille à la campagne pendant vingt ans, fuyant tout ce qui était mondain ou intellectuel parisien ; libre au point de refuser d'être proposé comme membre de l'Institut, tant les conventions de cette noble académie ne l'intéressaient pas. Cette liberté exercée lui permit en définitive de rester lui-même, ne cédant rien aux influences extérieures, aussi respectables soient-elles.

Bernanos⁴ a parlé de la liberté au sens où, je le crois, l'entendrait Patrice : « La liberté, ce n'est pas seulement un bien dont on jouit, un capital dont on touche les intérêts, mais une réalité vivante que nous entreprenons de notre substance et qui, animée d'un principe spirituel dont la source est notre âme, risque à tout instant comme nous, avec nous, son salut ou sa damnation ».

À l'heure où les lourds tracés du monde actuel nous entretiennent de fait dans une forme d'atonie mortifère, la vie de Patrice de La Tour du Pin me montre chaque jour la nécessité de garder une indépendance d'esprit et une liberté responsable. C'est la meilleure manière d'exprimer notre personnalité et de faire fructifier nos talents, et cela demeure le meilleur rempart au « politiquement correct » ou à la « pensée unique » convenue.

Plus personnellement, je dirais que Patrice m'invite sur ce chemin de crête à chercher la vérité par rapport à soi-même, seule voie possible garantissant l'accès à une vraie liberté. A sa suite et à la suite du Christ, au fond de moi, je garde vivante cette parole : « la vérité vous rendra libres » (Jean 8, 32).

L'homme de foi, le croyant engagé.

Durant la plus grande partie de sa vie, Patrice de La Tour du Pin n'a eu de cesse de vouloir communiquer aux hommes la « bonne nouvelle » du Christ par l'intermédiaire de sa poésie. Il le fit de façon délicate et dans une démarche de grande humilité. Patrice se savait comme investi d'une mission à ce sujet ; ses psaumes, ses hymnes, ses prières sont une invitation à ce qui pour lui était l'essentiel de sa vie d'homme : rencontrer le Christ, et permettre aux hommes de le rencontrer. Il précise à un jeune poète : « Je demande que mon travail soit de plus en plus au service de Celui que je veux servir, et non pas au mien, même inconsciemment »⁵.

Cette proximité avec Dieu n'est pas propre à Patrice et je voudrais citer ici, à titre de correspondances, deux de ses contemporains, qui, à leur manière, ont manifesté au monde une telle foi.

Honoré d'Estienne d'Orves (1901-1941), Compagnon de la Libération, ce héros de la résistance « qui croyait au ciel » selon le célèbre mot d'Aragon, fusillé par les Allemands au mont Valérien, en août 1941, a connu, durant les derniers mois de sa vie, un chemin de conversion éblouissant après son arrestation sur dénonciation. Cette aristocratie du cœur me semble être un point commun entre les deux hommes.

De son côté, Olivier Messiaen (1908-1992) témoigna magnifiquement de sa foi à travers la composition de somptueuses œuvres musicales. Parmi ces dernières, citons à dessein le « Quatuor pour la fin du temps », joué pour la première fois dans un baraquement du Stalag 8A de Görlitz, en Silésie – à moins de 100 km de l'Oflag 4D où se trouvait Patrice – le 15 janvier 1941, alors que Messiaen était, lui aussi, prisonnier de guerre. Tous les deux étaient amoureux de la nature et des oiseaux : comme on aurait aimé qu'ils se rencontrent !

Notre poète, *reclus en poésie*, aurait pu en rester là, choisissant une vie d'ermite, se contentant d'écrire. Il se mit au contraire au service de l'Église pendant près de dix années de sa vie, participant aux commissions de traduction du Missel romain et du Psautier liturgique, au nouvel hymnaire de l'Office et à l'élaboration de certains rituels des sacrements⁵.

À sa façon, Patrice a aimé et servi l'Église, et il le fit en tant que laïc, sans avoir un statut particulier pour autant – ni diacre, ni consacré. Il y a là un très bel exemple de la place prise par un laïc engagé dans la vie de l'Église, mais aussi de la confiance manifestée par des clercs à des non clercs.

Et je dois dire que cet engagement de Patrice au service de l'Église a résonné chez moi, comme un appel à faire de même, avec mes goûts et mes charismes propres.

Les hymnes et psaumes qu'il a écrits pour célébrer – mais pas seulement – les grandes fêtes de l'année liturgique, qu'il s'agisse de Noël, de Pâques ou de la Pentecôte, sont des textes d'une fraîcheur intacte, susceptibles d'être compris par tout un chacun. Ils me semblent constituer en tant que tels, une magnifique catéchèse, que je rapprocherais volontiers de celle donnée par Le Caravage, à travers sa peinture tellement incarnée. Je pense en particulier aux premiers versets de son « Hymne eucharistique » dans laquelle il relaie l'invitation du Seigneur qui nous donne rendez-vous pour le partage du Pain, *Corpus Christi* :

« Tous les chemins de Dieu vivant,
Mènent à Pâques,
Tous ceux de l'homme
À son impasse :
Ne manquez pas au croisement
L'auberge avec sa table basse ;
Car le Seigneur vous y attend ». (SP III p. 295)

L'époux amoureux.

Pleinement homme d'Église dans sa situation de laïc, ainsi que tout baptisé est appelé à le devenir, « prêtre, prophète et roi », Patrice fut aussi et surtout pleinement époux amoureux. Cela n'était nullement contradictoire avec son travail de défricheur des textes conciliaires. Au contraire, je dirais même qu'en tant qu'homme aimé et aimant, il a apporté une fraîcheur et une humanité à l'Église, alors que cette dernière traversait une crise redoutable dans les années d'après-guerre, confrontée à la montée de nouvelles idéologies et à une sécularisation croissante.

À son retour de captivité, Patrice eut l'immense joie de pouvoir accueillir l'amour d'une jeune fille qui allait devenir sa femme.

« Je ne t'ai pas choisie, tu es venue à moi,
Je t'ai reçue, et non pas prise,
Et notre hymne à la vie peut tenir devant Dieu. » (SP I p. 548)

Ils connurent ensemble la joie de devenir parents. Que de belles choses écrites par Patrice sur l'amour conjugal. « Le poème d'amour » en offre une merveilleuse image :

« Comme tout amoureux,
Je l'ai menée aux vallées les plus désolées
De mon âme, où jamais femme n'était allée,
Et c'est elle qui les habite ». (SP I p. 533)

Je découvre d'autres poèmes, dont le somptueux « Noces » :

« Lorsque je vais vers toi de toute ma chair,
Refaisant l'admirable dessin de la femme, [...]]
Il n'est pas d'autre mer pour le fleuve que je suis,
D'autre ciel pour le cri de bonheur que je suis,
D'autre champ pour le germe d'amour que je suis... ». (SP I p. 528)

L'homme marié et croyant que je suis se réjouit aussi de ce magnifique « Hymne du mariage », offert à l'humanité :

« À la table de leurs noces,
Tes amis gardent au cœur
Ta place, Seigneur !
Viens t'asseoir, c'est la plus proche,
Descends chez eux puisqu'ils t'offrent
D'être un convive à demeure. » (SP III p. 291)

Nul mieux que Patrice ne m'aura ainsi fait comprendre, avec ses mots à lui, combien l'amour conjugal peut, d'une certaine façon, s'identifier au don du Christ dans le sacrifice eucharistique : Corps livré, corps donnés, offerts pour que la Vie abonde.

Voilà brièvement ce que je souhaitais laisser comme témoignage personnel et m'inscrire ainsi dans le dialogue ouvert par Patrice avec ses lecteurs qu'il appelle ses « confidentes » dans ses nombreuses « lettres ». J'aurais pu certainement souligner d'autres aspects de la vie et de la poésie de Patrice de La Tour du Pin qui me rapprochent de lui, en particulier tout ce qui, dans sa poésie plus profane, relève de la Quête et de la recherche éperdue de la Joie, ou bien son amour de la chasse et de la nature. Je me suis volontairement concentré sur ce qui m'apparaissait comme le plus signifiant de son œuvre dans ma vie.

Patrice est pour moi un médiateur. Par sa poésie, par l'humanité de son parcours sur la terre, il est pour moi un compagnon de route, en Christ. *Une Lutte pour la vie*⁷ est toujours dans mon paquetage de base, chaque fois que je me déplace.

Bruno Meltzheim.

Paris, le 26 novembre 2020.

- 1 - Jacques Gauthier, *Patrice de La Tour du Pin, quêteur du Dieu de Joie*, Médiapaul, 1987.
- 2 - Isabelle Chamska, *Patrice de La Tour du Pin, Bibliographie spirituelle*, Desclée, 1992, p. 11 sq.
- 3 - Lauro-Aimé Colliard, *Patrice de La Tour du Pin, Jean Guittou et Yves Congar, entre barbelés et miradors*, éd. Don Bosco, Paris, 2002, p. 17.
- 4 - Georges Bernanos, *Le chemin de La Croix-des-Ames*, Gallimard, 1948, p. 141.
- 5 - Patrice de La Tour du Pin, *Lettres à André Romus*, Seuil, 1981, p. 97.
- 6 - Isabelle Chamska, *op. cit.* p. 245 sq.
- 7 - Patrice de La Tour du Pin, *Une Lutte pour la vie*, Gallimard, 1970, repris dans SP III.

Après une carrière d'économiste de banque, Bruno Meltzheim, trésorier de notre association, partage son temps entre un engagement actif auprès des Chrétiens d'Orient, et une vie qui se veut proche de la nature et de la mer. Épris de littérature et de biographies, il s'intéresse particulièrement aux correspondances d'écrivains et aux relations entre Bible et Arts.

Retrouver Patrice

Méditation

Dans la mémoire-présence d'Anne de La Tour du Pin

Retrouver Patrice de La Tour du Pin pour moi veut dire retrouver le sens de mon voyage intérieur, un voyage dont il m'a fait vivre une étape essentielle : ma relation avec la Trinité, en particulier avec le Père. Or, chacun de nous étant engagé de façon plus ou moins consciente dans son propre voyage intérieur, je m'offre la joie de partager ces retrouvailles avec tous les lecteurs de cette publication pour le 45^e anniversaire de la mort de Patrice.

Je ne savais que son nom : Patrice de La Tour du Pin. Embaumé de noblesse et de légende, il m'évoquait le Moyen Âge. Lorsque je vis, dans la librairie du Centre Pompidou, sur la couverture d'un livre : Isabelle Chamska, *Patrice de La Tour du Pin - Biographie spirituelle*, son visage noble, effilé, les yeux mi-clos regardant vers l'infini, ce fut un appel. Je feuilletai le livre, je désirai l'avoir, je le commandai et il m'arriva par courrier au bout d'un mois.

Son nom avait été rapproché de celui de Marie Noël, poétesse que je connaissais depuis 1981, dont j'ai parlé pour un centre culturel de Florence, sur qui j'ai écrit un livre pour le moment en attente, À cause de ce rapprochement lointain, dû à la tension religieuse chrétienne qui les anime tous deux, je fus doublement encouragée à me pencher sur Patrice.

Ce que je devais de plus en plus découvrir dans mon contact-étude des deux poètes, c'est que Marie et Patrice sont tous les deux totalement fidèles à eux-mêmes, non pas par narcissisme ou par volonté orgueilleuse d'esprits excentriques, mais par amour responsable de leur vérité d'incarnation. L'unicité correspond à une *identité originelle* à laquelle donner le jour : là se trouve leur ressemblance foncière. Leur différence se fonde sur ce que Patrice appelle le "sexe d'âme". Si on les lit vraiment, on peut percevoir dans chaque mode et mouvement de leur poésie, nourris du rythme particulier de leur recherche, de leur rapport avec le temps et l'espace (situations d'existence) et les réalités ultimes (l'amour et la mort) une femme, Marie, et un homme, Patrice, dans toute la plénitude du sens et de la signification. Cependant, tous les deux restent mystérieux et assez méconnus, même dans leur patrie, la France.

Pour ce qui concerne Patrice, je trouve le témoignage concret de sa volonté de communication avec nous tous dans sa « Lettre aux confidents » où il souhaite devenir "l'honnête retraducteur" de sa propre traduction de lui-même qu'il a opérée dans les deux premiers livres de sa *Somme*. Après sa captivité, où il a vécu son "chantier" de poésie en des conditions fort malaisées, il s'interroge sur ses motivations profondes, les bases de sa tâche de vie qui est l'évangélisation de lui-même et de nous tous. La "vie privée" est finie.

Il avait trouvé trois germes qui lui parurent "suffisamment irréductibles" pour servir de fondement à la fois stable et mouvant de sa nature. Et en former, ou mieux, créer (car "tout est création, et non construction"), les créatures qui l'habitent. Les trois germes sont « le mouvement vers Dieu », dont il fit ses *Paradisiers*, « la force de création poétique » dont il fit ses *Chanteurs*, « le frémissement de [ses] sens dans la nature la moins domestiquée, du goût de la solitude surtout » dont il fit ses *Enfants Sauvages*.

(C'est le 8 décembre 2020, fête de l'Immaculée Conception, le soir ; je m'aperçois que, au troisième étage de l'immeuble d'en face, la dame aux cheveux blancs qui y habite a déployé d'un bout à l'autre de son balcon rectangulaire un collier de lumières de Noël : cela donne de la joie et me semble une réponse de Patrice encore plus encourageante en cette période de confinement à cause de la pandémie.)

Patrice a appelé ces germes ses “cellules-mères”; il pense que, s’il ne se trompe pas sur leur désignation, leur évolution va coïncider avec la sienne propre et, “à un moment donné”, il va rencontrer directement “l’appel de Dieu à travers le spirituel, la conception poétique et la nature”. Il s’en explique aussi dans son journal intime si éclairant sur son dialogue avec lui-même, *Carnets de route*, dont on ne savait rien pendant sa vie, et qu’il tenait “chaque matinée de son existence avec une régularité quasi monastique” (Joseph Gelineau). Je revois sur sa table de travail, dans la pièce à l’étage d’où il salue les arbres, une sorte de registre marbré, à peine entamé : sur la page est déposé, dans sa graphie fine et légère, le fruit de la nuit. La date n’est pas marquée ; ce sera toujours ainsi. Il écrira tout au plus : “lundi”, “mercredi”, “dimanche”.

Sa nuit secrète est ouverte au jour, à la vie quotidienne des leçons à ses filles (“l’université du Bignon ne ferme jamais”, écrit-il à André Romus), de ses activités de conseiller municipal, de ses plantations de jardinier, et surtout de son écriture. Et l’écriture s’accorde avec le fait de retourner la terre, arracher les mauvaises herbes, enfoncer les bulbes et semer les graines (chaque saison doit avoir ses fleurs et ses couleurs), et d’arroser avec douceur en ouvrant des parcours à l’eau.

Le temps de l’écriture est le temps central, celui qui s’écoule dans l’éternité, là où convergent et s’unissent les forces centripètes et centrifuges du poète en quête de la joie, en quête de Dieu.

S’interrogeant sur son isolement trop comblé de “grâces”, qui contient la tentation irresponsable du solipsisme, il parcourt et reparcourt, à pas qui avancent ou bien achoppent, trois itinéraires : le premier, l’amitié avec Dieu ; le deuxième la communication avec les autres et avec la terre et le ciel de la terre, car il veut élever avec lui tout et tous (amis, flore, faune, anges) à l’adoration de Dieu ; et le troisième, le langage de la poésie capable d’éprouver que la vérité et l’amour sont une seule et même chose.

Trois itinéraires, trois motifs qui s’entretiennent parfois ensemble et parfois se séparent, chacun revenant au premier plan sur la scène intérieure d’une vie. En même temps, ils sont les racines d’un univers verbal en train de se former, le revers intime révélant à celui qui lit le mystère humain de Patrice et de lui-même.

Ainsi se tissent solitude et communion dès les premiers psaumes, au seuil de l’œuvre : “On peut toujours retrouver le cri des autres – en creusant jusqu’aux plus profondes racines de soi. Les cris et les amours et les péchés des autres, – même la musique d’un monde qui ne Vous trouve pas. » (Ps. XLII)

C’est l’amitié de l’âme, et j’en trouve l’expression seulement chez Patrice de La Tour du Pin, ce poète-apôtre. Cette amitié est l’esprit de l’école de Tess. Un silence plein de paix enveloppe l’être tout entier. Le concile des quêteurs peut se réunir.

« Ils se regardent et posent tous la même question : – que sommes-nous venus faire ici ? »
(... C’est la même question que chacun de nous pose, de manière consciente ou inconsciente.)

« L’un répond : j’ai interrogé la bête souriante du fond de moi, – elle ne m’a rien proposé que son sourire.

L’autre dit : chacun de nous a ses propres puissances, – elles sont l’intelligence de leurs désirs.
L’autre : il faut conquérir le champ de l’âme, – l’autre : il faut tout sacrifier pour entrer nu dans la mort.

L’autre : il faut nous composer une sagesse, – l’autre : il faut goûter à la plus haute musique.

L’autre : il faut connaître ; et l’autre : il faut tout dire ; – et l’autre : il faut rester transparent devant Dieu.

Mais une voix, qu'ils ne savaient pas leur, se fit entendre sur toutes les lèvres – dans ce conseil inquiet qui cherchait sa direction.

Et tous mirent un doigt sur la bouche pour signifier qu'ils se taisaient, – tous se levèrent de table pour montrer qu'ils écoutaient.

Et leur voix dit : Si Dieu a fait un monde d'amour, – vous êtes faits pour le retrouver”.

(Psaume XLIII)

Tâche difficile, mais pas impossible, vu que nous avons été créés pour l'accomplir :

“Il s'agit d'être bon économiste du besoin de dire et de créer, et de ne pas laisser cette fonction vivoter dans l'univers du vieil homme, celui d'avant la Passion et l'Eucharistie, à la recherche de nourritures de la seule sensibilité et de la seule raison” (*Carnet de route* p. 47).

Gabriella Fiori

Florence, ce 13 décembre 2020

Bibliographie

- Isabelle Chamska, *Patrice de La Tour du Pin - Biographie spirituelle*, Desclée, 1992
- « Lettre aux confidents » : Eva Kushner, *Patrice de La Tour du Pin*, Seghers, 1961 et *Cahier Patrice de La Tour du Pin* n°14, mars 1998, p. 118-119.
- *Carnets de route*, Plon/Mame 1995
- « Psaumes », extraits d'*Une Somme de Poésie*, Gallimard, 1946, p. 409.

Gabriella Fiori est née et vit à Florence. Diplômée en lettres modernes, elle a enseigné en lycée et à la Queen's University de Belfast. Traductrice de poésie, conférencière en Italie et à l'étranger, elle est l'auteur de plusieurs ouvrages sur Simone Weil et de Patrice de La Tour du Pin, L'oro della notte, Servitium editrice, 2011.

Philippe Mac Léod, né en 1954 et mort en 2019, n'a pas connu Patrice de La Tour du Pin, mais la lecture de Psaumes de tous mes temps a eu une influence décisive sur le cours de son existence. Il a ainsi choisi à son tour une vie « recluse en poésie », écrivant et vivant une relation intime avec Dieu dans les montagnes des Pyrénées. Il a dressé le portrait de La Tour du Pin dans Les Essentiels de La Vie n° 3640, 4 juin 2015. On trouvera plus bas page 27 la lecture qu'il fait de l'hymne « En toute vie le silence dit Dieu ».

Un lumineux sillage

Patrice de La Tour du Pin n'est pas seulement un poète chrétien, et l'un des plus importants, aux côtés de Péguy et de Claudel, en ce XX^e siècle si réfractaire à toute référence divine. Son appartenance au Christ restera première, faisant de la poésie un vrai ministère. Il y entre comme on entre en religion, dans une recherche inlassable dont son premier recueil portera la marque : *La Quête de Joie*. Avec une force presque sauvage, que la maîtrise de la langue contient avec peine, le poète nous entraîne dans le lumineux sillage de son aventure intérieure, où la passion du Ciel se vit dans l'épaisseur de la chair et la fougue des passions.

La poésie seule semble capable d'unifier le visible et l'invisible. Il reçoit cette mission avec la vigueur d'une consécration. Je fais « profession de langage », dira-t-il à son ami Joseph Gelineau, son compagnon de liturgie à laquelle il consacra les dernières années de sa vie, écrivant des hymnes et des prières eucharistiques. Nous touchons avec lui ce dilemme : d'un côté, le désir immense, impétueux, de dire, de signifier, comme une nécessité qui ne nous laissera pas de repos, et de l'autre, la crainte de manquer le but, de le dévoyer, de le trahir même.

J'ai découvert le poète à une époque de mon cheminement où l'écriture n'avait pas encore rejoint une vie de foi qui demandait à occuper toute la place. C'est lui qui m'a montré comment foi et poésie pouvaient se nourrir mutuellement. Je ne suis pas seulement entré dans une œuvre prodigieuse, luxuriante, j'ai aussi découvert la grandeur d'une âme, une vraie figure spirituelle qui m'accréditait sur le chemin atypique que j'allais suivre, l'écriture devenant le lieu de l'expérience spirituelle, au même titre que le cloître pour le moine. J'ai alors fait mienne cette prière de Patrice de La Tour du Pin, qui, depuis, ne me quitte plus : « Sème en nous les mots qui Te disent. »

Philippe Mac Leod

Dialogues d'artistes

Chien à l'écoute

Une sculpture de Noëlle Lobmeyr-d'Aboville



Chien à l'écoute
Résine-Bronze - 69 x 69 x 42 cm
© N.L.

Au retour! mes chiens! au retour!
Assez couru par les campagnes!
Que me rapportez-vous de beau?
Pourquoi des têtes si penaudes?
Vous avez repris souffle et flair :
Je vous attends à la relance.
Toi, tu t'es vautré dans la boue,
Maintenant, va lever des hymnes.
Toi qui sens encor le dégoût,
Crie le goût des choses divines.
Toi qui battais le bord des eaux,
Désormais rentre en leur violence.
Reformez la meute d'assaut :
A la louange! mes chiens! à la louange!

«Les chiens de chasse-V » *Une Somme de Poésie III*, p. 276.

Crèche pour illustrer « Noël des eaux »

Noël 2019 : Arnaud et Dauphinelle de Pontac aménagent un aquarium selon le conte écrit par le poète pour ses filles : « Noël des eaux » publié en 1951. Nous savons par la correspondance que le poète mettait beaucoup de cœur à composer une crèche nouvelle chaque année. La tradition perdure dans la famille.

« Après la naissance de l'Enfant, quand le bœuf et l'âne allèrent boire à la rivière, une multitude de poissons les attendait [...] « Ce n'est pas juste, souffla une grosse carpe, nous sommes retenus ici parce que nous n'avons reçu ni ailes ni pattes. » [...] Marie et Joseph descendirent dans la rivière et déposèrent Jésus dans le berceau préparé par les poissons entre l'hippopotame et le crocodile. [...] Toutes les bêtes des lacs et des ruisseaux, celles des océans et des grands fleuves inconnus, toutes les éponges et les étoiles de mer, les mollusques et les coquillages, adorèrent l'Enfant Jésus. Et depuis ce soir-là, ils sont devenus tout à fait muets parce qu'ils reçurent la grâce de ne rien dire, comme il est moins nécessaire de parler que de garder au cœur le souvenir de la bonté de Dieu dans le silence du cœur. »

Une Somme de Poésie II, 1982, ch XXII « La confiance » p. 306-308.



Poésie et liturgie

Au moment de la mise en place de la réforme liturgique dans le monde monastique, et pour répondre aux besoins de créations poétiques dans l'office, les cisterciens se sont montrés très actifs et ouverts. Des auteurs de familles spirituelles diverses et des laïcs se sont réunis alors dans la Commission Francophone Cistercienne. Le sigle CFC est devenu un nom d'auteur. C'est la responsable de ce groupe, s. Marie-Pierre Faure, de Chambarand, qui a fait appel à Patrice de La Tour du Pin. Celui-ci avait publié dix hymnes dans *La Maison-Dieu* en 1967. Il a ensuite préfacé la première publication de la CFC dans une belle « Lettre à des contemplatifs » (*La nuit, le jour, Desclée/Cerf, 1973*) disponible sur le site de la CFC et dans les Cahiers *La Tour du Pin*. Cet investissement du poète dont on trouve des échos dans les témoignages qui suivent, s'explique aussi par les liens étroits qu'entretenait le poète avec sa sœur Philis, dominicaine contemplative, qui suivait de près tous ses travaux depuis leur enfance.

Sœur Marie-Claire Sachot, frère Pierre-Yves Emery et sœur Marie-Pierre Faure sont les auteurs de nombreuses hymnes de la Liturgie des Heures élaborées dans le cadre de la Commission Francophone Cistercienne.

Témoignage de sœur Marie-Claire Sachot (Monastère Sainte-Claire - Ronchamp)

J'ai participé comme clarisse à la section textes de la Commission Francophone Cistercienne (CFC) de 1972 à 1980. Là, j'ai eu la joie de rencontrer à plusieurs reprises Patrice de La Tour du Pin, qui travaillait avec l'équipe de moines et moniales lors des sessions.

C'était un homme simple, discret, affable, de grand talent. Un homme d'intériorité. Il savait se mettre au niveau de débutantes comme moi, et m'a donné quelques conseils d'écriture très judicieux, que je n'ai jamais oubliés. J'avais commencé de composer l'hymne d'Avent « Debout, le Seigneur vient ! » Il a insisté sur la nécessité d'avoir des images poétiques cohérentes, tout au long de la progression des strophes, ce qui donne ainsi à l'hymne son unité. Il nous disait aussi : Ne vous acharnez pas sur les rimes, si vous n'y arrivez pas. Le plus important est d'exprimer vraiment votre pensée, en respectant l'isorythmie. Rimes et assonances sont pour les plus talentueux... De même, sachez passer d'un genre littéraire à un autre : Si vous peinez trop sur une hymne, faites-en un beau tropaire. Langage libérateur d'un grand poète !

Il nous disait aussi combien il avait été surpris et heureux d'être appelé par l'Église de France à œuvrer dans le domaine de la liturgie. Mais combien cela lui avait coûté aussi, en particulier le chantier des oraisons nouvelles, et l'isorythmie des hymnes, énorme contrainte pour l'écrivain, mais indispensable au musicien. À ce propos, il était exigeant, et je me souviens de sa colère devant une musique qui lui avait été envoyée, et trahissait son texte. Il l'avait refusée. Une pièce liturgique n'est vraiment belle que s'il y a un accord, une harmonie entre auteur, compositeur... et communautés chantantes.

C'était la période aussi où il relisait toute sa *Somme*, avec la liberté intérieure qui le poussait à garder tout ce qui lui parlait encore, et à éliminer ce qui ne concordait plus à son ressenti actuel. Cela demande lucidité et courage, pour que la Parole corresponde vraiment à l'être profond en son aujourd'hui.

La présence physique de Patrice a disparu depuis longtemps déjà, mais son regard clair et son sourire amical demeurent toujours en moi.

Debout ! Le Seigneur vient !

Debout ! Le Seigneur vient !
Une voix prophétique
A surgi du désert...
Un désir, une attente
Ont mûri nos esprits...
Préparons-nous !

Debout ! Le Seigneur vient !
La parole s'infiltré
Elle ébranle nos cœurs...
Et voici le Royaume,
Il s'approche, il est là...
Réveillons-nous !

Debout ! Le Seigneur vient !
L'espérance nouvelle
Entre à flots dans nos vies...
Son mystère féconde
Un silence de foi...
Purifions-nous !

Debout ! Le Seigneur vient !
Bienheureux les convives
Au festin de l'amour...
Dieu lui-même s'invite
Et nous verse la joie !
Rassemblons-nous !

CFC (s. Marie-Claire S.)
Temps de l'Avent - Laudes
Hymne travaillée avec P. de La Tour du Pin
Prière du temps présent, 1980.

Témoignage de f. Pierre-Yves Emery (Taizé)

Les quelques rencontres de notre groupe d'hymnes où Patrice de La Tour du Pin se joignait à nous me laissent un souvenir très heureux et reconnaissant. L'étonnant c'est qu'il fallait un effort pour réaliser l'étonnant : sa présence parmi nous, lui, un poète reconnu, travaillant modestement nos textes avec nous en toute simplicité, et vivant nos journées en notre compagnie, comme si cela allait de soi. Oui, l'étonnant, c'est qu'il prenait sa place parmi nous comme l'un de nous, présence amicale et fraternelle.

Et présence très bienfaisante, car, ce faisant, il prenait au sérieux et encourageait nos efforts d'hymnographes en s'y associant si simplement.

Mon souvenir personnel : Dans une hymne où, en parlant du Christ, je disais : « Dans l'impression de ton absence », j'avais bien l'impression (c'est le cas de le dire !) que ce terme ne convenait pas. Tout le groupe a passé un bon moment à chercher comment le remplacer. Sur ce, en fin de matinée, Patrice a dit : Allons à la messe. Et en sortant il m'a gentiment tapé sur sur l'épaule en me soufflant : « Dans le tourment de ton absence ». Et voilà comment cette hymne porte sa marque.

Octobre 2020

À la mesure sans mesure

À la mesure sans mesure
De ton immensité
Tu nous manques, Seigneur.
Dans le tréfonds de notre cœur
Ta place reste marquée
Comme un grand vide, une blessure.

À l'infini de ta présence
Le monde est allusion,
Car tes mains l'ont formé.
Mais il gémit, en exilé,
Et crie sa désolation
De n'éprouver que ton silence.

Dans le tourment de ton absence,
C'est toi déjà, Seigneur,
Qui nous a rencontrés.
Tu n'es jamais un étranger,
Mais l'hôte plus intérieur
Qui se révèle en transparence.

Cachés au creux de ton mystère,
Nous te reconnaissons
Sans jamais te saisir.
Le pauvre seul peut t'accueillir,
D'un cœur brûlé d'attention,
Les yeux tournés vers ta lumière.

CFC (f. Pierre-Yves)

©CNPL

Temps ordinaire

Hymne - Vêpres

Prière du temps présent, 1980

Témoignage de sœur Marie-Pierre Faure (Chambarand)

La rencontre avec Patrice de La Tour du Pin a été « une grâce » de ma vie, et pour user d'un langage moins religieux, une joie de ma vie...

Je ne connais pas très bien son œuvre, une œuvre monumentale et pourtant « légère », multiple et unifiée : « un autre Rimbaud » me glissait un ami. Pour insolite qu'elle soit, la référence n'est pas fautive. Qui n'a aimé en Rimbaud un monde « autre » et une certaine « enfance » qu'il retrouvera dans la douleur de ses dernières années ?

Le don d'enfance de Patrice de La Tour du Pin était bien sûr tout autre ! Il le rendait au milieu de notre petit groupe d'apprentis hymnographes, à l'écoute de nos voix, de nos projets... Il nous partageait, de sa voix assez monocorde, tel ou tel de ses poèmes.

Nous priions ensemble « les heures ». Et nous parlions librement ; l'un de nous évoquait avec lui les soucis qu'il avait eus comme propriétaire terrien (un très petit domaine) : leur conversation m'enchantait.

Au cours de la réunion chacun lisait un texte qu'il venait d'écrire. A tour de rôle chacun exprimait ses critiques, faisait des suggestions. Patrice le faisait non comme un « maître » mais comme l'un de nous. À ces « poètes liturgiques » il apportait son aide si fraternelle, toujours empreinte d'humilité, et il apportait aussi sa compétence, son savoir-faire... À titre plus personnel, j'ajoute que Patrice semblait heureux au sein de ce groupe.

L'une des hymnes que j'ai terminées avec lui s'appelle « La Parole en silence ». Plusieurs musiciens à l'écriture bien différente l'ont mise en musique, par exemple Joseph Gelineau et Georges Migot. Patrice l'a aimée.

Surtout je garde une vraie joie de ce qu'il ait recopié dans un de ses « cahiers » une strophe que j'avais écrite et qu'il ait lui-même demandé au musicien Henri Dumas de la mettre en musique.

S'il passe avec le glaive

Strophe pour l'avent et la Passion

S'il passe avec le glaive,
s'il passe avec le feu,
peut-être pourrons-nous
tenir devant lui.

Mais s'il vient les mains nues,
s'il vient donner sa vie,
comment lui refuser la nôtre ?

s. Marie-Pierre
octobre 2020

La Parole en silence

Vendredi Saint

La Parole en silence
se consume pour nous.
L'espoir du monde
a parcouru sa route.
Voici l'heure où la vie
retourne à la source :
dernier labeur de la chair
mise en croix.

Serviteur inutile,
les yeux clos désormais,
le Fils de l'Homme
a terminé son œuvre.
La lumière apparue
rejoint l'invisible,
la nuit s'étend sur le corps :
Jésus meurt.

Maintenant tout repose
dans l'unique oblation.
Les mains du Père
ont recueilli le souffle.
Le visage incliné
s'apaise aux ténèbres,
le coup de lance a scellé
la passion.

Le rideau se déchire
dans le Temple désert.
La mort du Juste
a consommé la faute,
et l'Amour a gagné
l'immense défaite :
demain, le Jour surgira
du tombeau.

s. Marie-Pierre
Prière du temps présent, 1980

Mail du P. Henri Dumas à Isabelle Renaud-Chamska

Lyon le 4 mars 2021

Chère Madame,

Il n'y a pas de problème pour que vous publiiez la musique que j'ai écrite sur le très beau texte de Patrice de La Tour du Pin « En toute vie le silence dit Dieu » car cette musique n'est pas éditée...

Je n'ai rencontré Patrice qu'une seule fois, mais pendant trois jours, lors d'une session à Chantilly, chez les Jésuites, où se sont retrouvés des poètes et des musiciens, dans les années 70. Outre Patrice, il y avait Didier Rimaud, le Père Gelineau, le Père Marcel Godard et 3 ou 4 autres dont j'ai oublié le nom.

Les auteurs de textes nous donnaient le soir deux ou trois textes à choisir, et pendant la nuit les musiciens devaient écrire une musique sur un des textes, pour pouvoir la présenter et la chanter devant le groupe (en s'accompagnant au piano). Il n'y avait pas le nom des auteurs sur les textes pour que cela reste plus anonyme, je pense.

Je me rappelle avoir ainsi composé une musique sur un texte de grande antienne intitulée «S'il passe avec le glaive». Le lendemain matin j'ai présenté au groupe ce que j'avais écrit, et les autres ont fait de même. Au cours de la journée, Patrice s'est approché de moi et m'a dit à voix basse : « J'aime beaucoup votre musique car elle met bien en valeur ce texte. » ... J'ai donc cru sur le moment qu'il en était l'auteur.

C'est avec confusion que j'ose vous relater ce souvenir. Mais c'est pour dire que Patrice m'a conforté ce jour-là dans mon désir de composer pour la liturgie...!

J'ai appris ensuite que cette antienne avait été écrite par sœur Marie-Pierre. Patrice avait aimé ce texte (qu'on a retrouvé, je crois, recopié de sa main dans un de ses cahiers) et il a eu de la joie à le faire mettre en musique. Ce petit quiproquo vous montre bien quel respect et quelle chaleur amicale régnaient dans ce groupe de poètes et de musiciens engagés dans la même aventure spirituelle et artistique alors qu'ils ne se connaissaient pas toujours.

En toute vie le silence dit Dieu

Texte de P. de La Tour du Pin mis en musique par Henri Dumas.

EN TOUTE VIE LE SILENCE DIT DIEU

Texte: Patrice de La Tour du Pin
♩. Henri DUMAS

En toute vie le silence dit Dieu Tout ce qui est tressaille d'être à lui!
Pas un seul mot, et pourtant c'est son Nom que tout se crée et presse de chan-ter;
Il suffit d'être et vous nous entendez Rendre la grâce de l'être et de bé-nin;
Car vous a-vez l'hiver et le printemps, Vous êtes l'arbre en sommeil et en fleurs
Arbres humains, jouez de nos oiseaux Jouez pour lui des étoiles du ciel

Soyez la voix du silence en travail Cou-rez la vie, c'est elle qui loue Dieu!
N'avez-vous pas un monde immense en vous? Soyez son cri et nous dans tout dit
Vous êtes près dans l'harmonie d'univers Vous avez tout en vous pour ad-orer.
Jouez pour Dieu des branches et de vent Jouez pour Dieu de racines cachées.
Qui sans parole expriment la chan-té; Jouez aussi des anges qui vont Dieu.

Une lecture

Hymne

En toute vie le silence dit Dieu,
Tout ce qui est tressaille d'être à lui !
Soyez la voix du silence en travail,
Couvez la vie, c'est elle qui loue Dieu !

Pas un seul mot, et pourtant c'est son Nom
Que tout secrète et presse de chanter ;
N'avez-vous pas un monde immense en vous ?
Soyez son cri et vous aurez tout dit.

Il suffit d'être, et vous vous entendrez
Rendre la grâce d'être et de bénir ;
Vous serez pris dans l'hymne d'univers,
Vous avez tout en vous pour adorer.

Car vous avez l'hiver et le printemps,
Vous êtes l'arbre en sommeil et en fleurs ;
Jouez pour Dieu des branches et du vent,
Jouez pour Dieu des racines cachées.

Arbres humains, jouez de vos oiseaux,
Jouez pour Lui des étoiles du ciel
Qui sans parole expriment la clarté ;
Jouez aussi des anges qui voient Dieu.

Patrice de La Tour du Pin
Prière du temps présent, 1980, p. 676

Cette hymne de la Liturgie des heures transmet aussitôt un sentiment d'élévation, d'ovation. Dès les premiers mots, nous ne restons pas indifférents : il y a du mouvement dans ce texte, un mouvement qui traduit à merveille cet élan du cœur, de l'adoration, de la louange. La forme est parfaite en ce sens qu'elle se confond totalement avec son objet. Elle le suggère, elle nous force en quelque sorte à y participer. Pour ma part, sans musique, ce texte est déjà un chant, il chante en moi, il m'ouvre à la contemplation. Je peux le prier.

Relisons-le pour nous-mêmes et essayons d'épouser son mouvement intérieur, coulé dans un rythme où la pression s'équilibre avec l'ouverture : pression du cœur, tension intérieure – ouverture du chant, libération par la louange (si bien explicité par le sixième vers : *que tout secrète – et presse de chanter*). On remarquera la simplicité, la clarté de la langue, toujours très concrète. Ce sont les rapports, les mises en relation (comme l'arbre avec l'homme qui loue, dans les deux dernières strophes) qui créent du sens.

La profondeur est celle de l'âme, jamais des idées : la comparaison de l'arbre avec l'homme ne s'appesantit pas, elle ne retient que l'élan, la musique du vent dans les branches, l'élévation des plus hautes feuilles, comme une échelle bruissante.

Effets de miroir, de reflets : l'image propage une multitude de réfractions ou d'échos qui agrandissent notre espace intérieur, à l'image justement de l'univers ici évoqué.

À côté du mouvement, de la fluidité, de la continuité, on notera l'extrême densité, dans une alliance

étonnante. Chaque vers a sa force, sa portée, chaque mot semble longuement mûri. Mais rien ne pèse. Et là encore la forme épouse le fond, un sens caché auquel elle donne une épaisseur. Car le poème commence justement par ces noces des contraires, des choses apparemment incompatibles. Par le chant, les oppositions s'épousent naturellement, s'unifient sans artifice : dans la première strophe, silence-dire, être-mouvement, voix-silence, couvrir (intérieurité) - louer (mouvement expansif). Ce mariage se donne aussi à entendre par un parallélisme croisé des couples d'oppositions : premier-troisième vers, deuxième-quatrième vers.

On peut s'arrêter un instant sur le onzième vers : *Vous serez pris dans l'hymne d'univers*. Voilà un beau raccourci et un exemple qui nous montre comment sortir de la paraphrase. Car c'est tout simplement une reprise de l'hymne "A toi, Dieu, notre louange !" : *A toi, Père éternel, l'hymne de l'univers, qui devient : l'hymne d'univers*.

Cette insignifiante contraction aiguise le sens. Elle semble rapprocher plus étroitement hymne et univers, afin que nous soyons réellement *pris* en eux, plutôt en lui, une seule réalité.

Dire autrement, c'est parfois chercher seulement à rallumer la flamme. Du coup, on entre davantage dans cet hymne universel, ce chant aux dimensions de l'univers.

De même on notera que le *louer* du quatrième vers devient dans la quatrième et la cinquième strophes, par un léger glissement : *jouez*. On entend bien, on entend mieux : *Louez*.

Les deux dernières strophes rappellent irrésistiblement l'élan du Psaume 150, où toute la Création est associée à la louange. Ici, c'est l'homme qui rassemble tout l'univers dans et par sa parole, des "racines cachées" jusqu'aux "anges qui voient Dieu".

On ne manquera pas aussi de faire le parallèle avec le poème "Ô toi, l'au-delà de tout", attribué à Grégoire de Nazianze : "*Le désir universel, l'universel gémissent tend vers toi. Tout ce qui est te prie, et vers toi tout être qui pense ton univers fait monter un hymne de silence.*"

Le poème, même dans sa singularité la mieux marquée, dans sa plus haute inventivité, n'est jamais isolé : il s'insère dans la Parole comme dans la Tradition, qu'il a seulement revisités.

Philippe Mac Leod

Extrait d'une conférence donnée à l'ACCREL

24 janvier 2009

Ce poème devait terminer le dernier chapitre de la Somme de Poésie que Patrice de La Tour du Pin n'a pas eu le temps d'achever, la mort l'ayant emporté trop vite. Il est heureusement publié dans Prière du temps présent. Plusieurs compositeurs l'ont mis en musique, dont Henri Dumas dont on trouve la partition ci-dessus.

Sœur Etienne est une moniale bénédictine de Pradines. Longtemps maîtresse de chœur, cette musicienne éprise de grégorien entra pleinement dans la réforme liturgique ; elle travailla à constituer un répertoire hymnique de qualité (P. de La Tour du Pin, Didier Rimaud, CFC) et elle a su s'adresser à des compositeurs de talent.

« Amour qui planais sur les eaux »

Hymne du matin au temps de la Pentecôte de Patrice de La Tour du Pin

Amour qui planais sur les eaux
Et les berças du premier souffle,
Nos âmes dorment ;
Prends-les d'un battement nouveau
Qui reflue au Christ vers leur source
Pour déborder parmi les hommes.

Tu es cette voix qui gémit,
Dans les douleurs de notre monde,
Le nom du Père ;
Mais en retour, tu es aussi
La voix apportant sa réponse :
L'Amour de Dieu couvre la terre.

Tu es la genèse en tout temps,
Tu es le vent qui crie naissance
À l'âme obscure ;
Tu nous engendres du dedans,
Tu fais tressaillir le silence
Au fond de toute créature.

Amour descendant aujourd'hui,
Viens agiter les eaux enfouies
De nos baptêmes,
Qui de la mort de Jésus Christ
Nous font resurgir dans sa vie :
Tout est Amour dans l'Amour même.

Seigneur, qu'ils sont beaux vos mystères, vous m'avez donné la grâce de les aimer, de les contempler, la grâce de la joie de les méditer ; vous m'avez dit de les rappeler à d'autres âmes qui ont perdu ce sens ou qui ne l'ont pas compris ; ne vous écartez pas de moi dans cette mission que je ne peux remplir seul parce que je divaguerai si vous ne me conduisez pas ; j'ai quelques mots sur les lèvres et un peu de votre amour au cœur, et mon âme maintenant est seulement heureuse lorsqu'un autre tressaille quand je parle de vous.¹

Cette prière du poète adolescent, Dieu l'a exaucée au-delà de tout ce qu'il pouvait alors imaginer. Car au tournant de sa vie, le Seigneur a convoqué sa vocation naturelle d'écrivain au service de la

1 - Prière inédite écrite par La Tour du Pin, à 15 ou 16 ans, citée par D. Rimaud dans *La Maison-Dieu* n°150, p. 45.

réforme liturgique de Vatican II. Patrice a accepté ce que, dans ce texte de jeunesse, il appelait déjà une 'mission', mission qu'il voit ainsi dans une page du « Petit Théâtre crépusculaire » :

Je me représente comme un tisseur employé à la robe verbale du Seigneur en ce siècle, et enchevêtrant les fils d'une étoffe de noms communs destinés à revêtir son seul Nom.²

Cette robe verbale, nous, usagers de l'office divin, nous ne cessons de la revêtir avec émerveillement et reconnaissance comme notre propre vêtement, au long des Heures et de l'année liturgique. Ainsi de l'hymne du matin au temps de la Pentecôte.³

1 - Tissu verbal de l'hymne

« *Amour* »

Le mot est la première et la dernière maille du texte ; un mot dont l'homme abuse et qui pourtant n'est jamais usé... en tout cas sur les lèvres de Patrice :

Si peu de mots sont restés frais / au cours de ma quête, en mon sac. /

.. seuls les tout premiers sont intacts : / celui d'amour ne s'est pas altéré. /

Plus je vais, mieux je sens qu'il ne m'appartient pas ; / je te le rends, mais rends-le moi :
qu'il secrète le goût que j'espère !⁴

Dans l'hymne, Patrice l'utilise à cinq reprises, comme mot du 'commencement', de l'origine de toute chose : « Amour qui planais sur les eaux ... », comme mot de la 'fin', du terme de toute chose : « Tout est amour dans l'amour même ... », et encore, comme mot de 'l'aujourd'hui' de la fête liturgique de Pentecôte : « Amour descendant aujourd'hui... ». Ce mot se présente donc comme l'alpha et l'oméga, non seulement de l'hymne, mais de toute la réalité divine, humaine et cosmique qu'elle chante. Bien plus, le mot désigne ici Dieu lui-même, dont saint Jean nous a dit qu'Il est Amour (1 Jn 4, 8).

« *Eau* »

On sait quelle place le thème de l'eau occupe dans toute l'œuvre de Patrice. Dans l'hymne, le poète évoque les eaux originelles, « immense corps maternel où les êtres et les choses naissent et croissent, couvés au sein de cette douceur nourricière » : « Amour qui planais sur les eaux et les berças ... ». Les premiers versets de la Genèse n'ont cessé d'inspirer le poète ; le souffle de Dieu planant sur les eaux, n'est-ce pas une image indépassable et inépuisable de toute l'œuvre créatrice : « Le Jeu divin jadis s'est joué sur les eaux ».⁵

Dès la première strophe, ce Jeu divin se joue dans le sacrement du baptême chrétien. Par le baptême, en effet, « le puits que l'homme porte au fond de lui et qui sèche depuis sa naissance » devient source d'eau jaillissant en vie éternelle. C'est la source d'eau vive, l'eau vivante promise à la Samaritaine par un voyageur assoiffé. À cette promesse, son âme endormie s'est éveillée : « donne-la-moi, cette eau ! » (Jn 4).

La dernière strophe évoque, elle-aussi, les eaux de nos baptêmes, en faisant clairement allusion aux eaux de la piscine de Bethzatha. Le symbolisme de l'eau trouve ici son réalisme ultime et contrasté, comme les anciennes catéchèses baptismales l'ont bien vu : « Cette eau salutaire est devenue à la fois votre tombe et votre mère » écrit Cyrille de Jérusalem.⁶

Dans le « Petit Théâtre crépusculaire », Patrice écrit, non sans humour : « Ah ! les psychanalystes, que ne diraient-ils pas de cette obsession des eaux ? À l'écart d'eux, je me dis que s'il me hante (ce signe

2 - *Petit théâtre crépusculaire, Une Somme de Poésie III : Le jeu de l'homme devant Dieu* - Gallimard 1983, p. 119.

3 - *Hymnes et Psaumes, Somme III*, p. 305.

4 - 7^e Concert eucharistique, *Somme III*, p. 375.

5 - « L'entre-deux genèses », *Somme III*, p. 257 ; Liturgie du baptême - Veillée pascale, *Somme III*, p. 464.

6 - *Deuxième catéchèse mystagogique*, SC 126 bis, p. 113.

de l'eau), c'est pour que je le reporte moi-même au baptême : sur les franges de l'univers religieux, le symbolisme joue ainsi, du vague des profondeurs de la vie humaine au sacrement obscur mais signifiant »⁷. Certes, l'imaginaire humain peut sans doute se placer sous le signe de l'eau, mais référé par la parole à l'événement de la Mort et de la Résurrection du Christ, le symbole 'Eau' devient signifiant de toute la réalité du salut. Loin d'être seulement un bain purificateur, le baptême est une plongée dans la mort de Jésus Christ et un resurgissement dans sa vie. Ayant reflué au Christ comme vers leur source, les eaux qui habitent nos profondeurs, endormies ou croupissantes, deviennent fleuves d'eaux vives « débordant parmi les hommes ». Bien sûr, les verbes 'refluer', 'déborder', 'agiter', 'resurgir' participent de la symbolique de l'eau dans l'hymne.

« Genèse »

Le mot évoque lui aussi tout l'univers de la *Somme de Poésie*. Un souvenir de sa captivité, raconté par Patrice lui-même, est à cet égard significatif : à un de ses compagnons, savant éminent, qui lui demandait : « à quoi travaillez-vous ? », il répondit : « à une Genèse ! ». Ce n'est donc pas par hasard que le premier Jeu s'ouvre par un poème intitulé « Genèse » : « Un homme était penché sur sa genèse⁸ ». Notre hymne est pleine de cette réalité :

- Genèse du Commencement, celle du « premier souffle » planant sur les eaux, dans la première strophe.
- Genèse « *de notre monde dans les douleurs* » d'un enfantement qui dure encore, dans la strophe 2.
- Genèse de « *l'âme obscure qui crie naissance* ». La strophe 3 est particulièrement riche en vocabulaire d'engendrement. La Tour du Pin va jusqu'à donner le nom de genèse à l'Esprit lui-même : « Tu es la genèse en tout temps ».
- Genèse dans « *l'aujourd'hui* » de la fête de Pentecôte, Don de l'Esprit créateur qui fait déjà participer l'homme à la création nouvelle inaugurée par la Pâque du Christ (strophe 4).

Amour - Eau - Genèse : trois mots aimés du poète, trois mots bibliques, trois « mailles de prière » qui tissent le corps verbal de l'hymne.

2 - Tissu scripturaire

Ces mots ne sont pas seulement ceux de l'univers personnel de La Tour du Pin ; ils sont ceux d'un croyant qui a longuement exposé sa parole et son esprit à la Parole de Dieu lue et méditée dans l'univers ecclésial. Pour le lecteur familier de la Bible, en effet, les allusions scripturaires dans l'hymne sont multiples et limpides. Chaque strophe semble être nourrie de la sève des grands textes bibliques où nous est révélé un peu du mystère de l'Esprit. Nous les avons déjà rencontrés presque inévitablement en admirant le tissu verbal. Je voudrais maintenant faire découvrir les points de contact verbaux entre l'hymne et telle page de la Bible, en même temps que la merveilleuse liberté du poète qui s'en inspire.

La 1^{re} strophe évoque, nous l'avons dit, les premiers versets du livre de la Genèse : « Au commencement Dieu créa le ciel et la terre ... et l'Esprit de Dieu *planait sur les eaux* » (Gn 1,1-2). Cet Esprit est « le premier *souffle* », 'ruah' en hébreu. Les commentaires aiment souligner aujourd'hui le rôle féminin et maternel de la ruah divine du Commencement « couvant » le tohubohu encore informe et embryonnaire⁹. Nous trouvons cette note féminine dans le verbe utilisé par Patrice pour parler de

7 - Petit théâtre crépusculaire, *Somme III*, p. 117.

8 - *Somme I* : Le Jeu de l'homme en lui-même, Genèse p. 25.

9 - Voir par exemple Josy Eisenberg, *À Bible ouverte*, p. 50 Édition Albin Michel, 1978. L'auteur fait appel à l'interprétation ancienne de Rachi traduisant le verbe « planer » par « couvrir ». Patrice lui-même écrit dans « L'entre-deux-genèses », *Somme III*, p. 257 : « Avant que ne fussent les îles,/ Bien avant que je n'en sois une,/L'Esprit de Dieu couvait la mer ».

l'action de l'Esprit : « Amour qui planait sur les eaux et les berçait... » Depuis l'origine, il y a entre Dieu et le monde une relation qu'on oserait dire d'amour maternel. La 2^e partie de la strophe me paraît faire allusion à l'épisode de la Samaritaine (Jn 4) : « Jésus dit à la femme : ... l'eau que je lui donnerai deviendra en lui source d'eau jaillissant en vie éternelle » (Jn 4, 14). Au-delà du fil ténu d'un simple mot rapprochant les deux textes, c'est toute la page johannique qui vient à la mémoire croyante. Qui ne se reconnaît dans la femme de Samarie, à l'âme endormie et pourtant en quête d'eau vive ? La découverte du Christ-Source lui fait abandonner sa cruche devenue inutile, pour « *déborder parmi les hommes* ». « La femme laissant là sa cruche courut à la ville et dit aux gens : Venez voir... » (Jn 4, 28).

La 2^e strophe reprend plusieurs expressions du chapitre 8 de l'épître aux Romains : « L'Esprit intercède pour nous en des *gémissements* ineffables » (8, 26) ; « Jusqu'à ce jour, toute la création *gém*it en travail d'enfantement » (8, 22) ; « Vous avez reçu un esprit de fils adoptif qui nous fait nous écrier : *Abba, Père* » (8, 15). En trois vers, Patrice trouve le moyen d'exprimer admirablement toute la doctrine paulinienne de l'Esprit comme principe de notre vie filiale.

La 3^e strophe nous renvoie à l'entretien de Jésus avec Nicodème au ch. 3 de l'Évangile de Jean : « Le vent souffle ou il veut... ainsi en est-il de quiconque est *né* de l'Esprit » (Jn 3, 8). « À moins de *naître* d'eau et d'Esprit, nul ne peut entrer dans le Royaume » (Jn 3, 5). Le dialogue se noue autour du verbe « naître », enjeu primordial pour l'homme qui vient de nuit trouver Jésus (« *l'âme obscure* »). La strophe est saturée par le vocabulaire de naissance : « *genèse* en tout temps », « vent qui crie naissance », « engendrement du dedans ».

La strophe 4, je l'ai déjà noté, fait allusion à l'épisode de la piscine de Bethzatha (Jn 5) : « L'ange du Seigneur *descendait* par intervalle dans la piscine... l'eau *s'agitait* ». Dans son 'Des Mystères', Ambroise commente : « Cette piscine est une figure pour t'aider à croire que la puissance de Dieu descend dans les fonts baptismaux¹⁰ ». Et de fait, il s'agit bien « *des eaux enfouies / de nos baptêmes* ». L'art de l'enjambement chez Patrice produit une fois encore son effet de surprise. La 2^e partie de la dernière strophe livre le sens du sacrement tel que Paul l'avait déjà exprimé dans sa lettre aux Romains : « *baptisés* dans le *Christ Jésus*, c'est *dans sa mort* que nous avons été baptisés ; nous avons été ensevelis avec lui par le *baptême* dans sa mort afin que, comme le Christ est ressuscité des morts, nous vivions nous aussi dans une vie nouvelle » (Rm 6,3-4).

3 - Une théopoésie de l'Esprit Saint

Après ce premier regard sur le corps verbal de l'hymne, il nous reste encore tout à découvrir. Premier étonnement. Cette hymne à l'Esprit Saint ne le désigne pas sous le nom d'« Esprit » qui nous est familier, notamment dans la doxologie trinitaire. En modifiant d'un mot la phrase biblique : « l'Esprit planait sur les eaux », le premier vers produit déjà un choc dans la mémoire croyante. « Amour » est le nom propre sous lequel le priant s'adresse à l'Esprit. Cet Amour est ensuite désigné comme souffle, voix, vent, genèse ; images dont nous avons montré l'enracinement scripturaire : « *Tu es cette voix qui gémit... / Tu es la genèse en tout temps... / Tu es le vent qui crie naissance...* ». Autant d'images qui parlent de l'Esprit comme de celui qui est proprement irréprésentable, insaisissable ; celui qui s'efface devant le Christ vers lequel il nous conduit (str.1), auquel il nous identifie (str. 4) ; celui qui donne au Père une « voix » qui porte jusqu'à nous (str. 3). Comment ne pas admirer ici la justesse et la profondeur théologique d'une telle vision de l'Esprit ? De fait, il ne peut pas être saisi, cerné, défini comme une réalité objective ; et la fluidité du rythme poétique de l'hymne exprime bien cela : un Amour dont le dynamisme conduit l'homme au Christ (str.1 et 4) ; un Amour qui crée en lui l'être filial capable de dire « *le nom du Père* » (str.2 et 3). L'hymne nous introduit dans

10 - Ambroise, *Des Mystères*, IV,22-24 ; SC 25, p. 114-115.

une contemplation du mystère trinitaire. Par le mouvement, le souffle, qui animent chaque strophe comme d'une seule coulée, elle suggère l'unité et les relations qui existent en Dieu Amour, Père de Jésus Christ.

Deuxième étonnement. Cette hymne à l'Esprit Saint ne cesse de parler de nous : « *nos âmes dorment* », « *les douleurs de notre monde* », « *l'âme obscure* », « *le fond de toute créature* ». L'Esprit est celui qui s'efface devant la liberté humaine qu'il libère, suscite, éveille à sa réalité propre : il éveille le principe vital, « l'âme » qui dort, et l'attire vers la source de vie, le Christ, pour que l'homme soit à son tour un être débordant de vie (str. 1) ; il gémit au plus profond de la création en travail d'enfantement le cri libérateur : « Abba, Père » (str. 2) ; il crie naissance à l'âme obscure qui a tant de peine à venir au jour (str. 3) ; il amorce un processus de re-création qui implique une transformation radicale de l'homme, inaugurée dans l'évènement décisif du baptême (str. 3 et 4). L'hymne ne cesse de parler du lien existant entre l'Esprit et l'intériorité humaine, « *le fond de toute créature* », « *le dedans* ». Comment mieux dire que l'Amour de Dieu est à l'œuvre dans la liberté de celui qui le reçoit, qu'il transforme l'être et l'agir de celui qui s'y livre. On peut même donner un nom à cette transformation : c'est la filiation (str. 2) comme naissance incessante (str. 3) qui actualise en l'homme l'être-fils de Jésus Christ (str. 4).

Troisième étonnement. Par le jeu du langage poétique et son caractère fluent, celui qui chante l'hymne se trouve introduit dans une véritable expérience spirituelle, celle que Patrice a exprimée si souvent : « *Gloire à toi, notre Père ! / ton souffle a soulevé le souffle de nos voix*¹¹ ».

La prière ici manifeste la présence agissante de l'Esprit à l'intérieur du mouvement baptismal et pascal qui structure chaque strophe de l'hymne. L'Esprit ne serait-il pas celui qui met l'homme en mouvement ? Respirer serait alors déjà prier ! Tous les verbes de la première strophe évoquent un mouvement : 'planer', 'bercer', 'prendre d'un battement nouveau', 'refluer', 'déborder'. Le vocabulaire et le rythme de la phrase sont au service de l'expression du mystère baptismal : le souffle de Dieu éveille en l'homme les eaux dormantes et leur donne un mouvement de reflux au Christ Source et de flux vers les hommes.

La 2^e strophe exprime le mouvement de l'Alliance, dialogue jamais interrompu dans l'Esprit entre Dieu et le monde : voix montant des profondeurs de la création en travail d'enfantement des fils de Dieu, et « en retour », voix apportant la réponse du Père.

Le mouvement de la 3^e strophe, c'est le tressaillement de l'enfant dans le sein maternel. Toute la strophe parle de cet état de l'homme embryonnaire aspirant à naître à nouveau de l'eau et de l'Esprit. Là encore, c'est la réalité du mystère baptismal comme nouvelle genèse qui est évoquée. La dernière strophe, elle aussi, est riche en verbes de mouvement : 'descendre', 'agiter', 'resurgir' ; mouvement de Pentecôte comme descente de l'Esprit renouvelée dans chaque épiclese ; mouvement pascal du baptême comme plongée dans la mort de Jésus Christ et resurgissement dans sa vie. On peut remarquer le rythme propre à cette strophe : alors que les trois autres groupent les vers trois par trois, imprimant ainsi un rythme régulier, celle-ci entraîne le souffle du chanteur sans repos jusqu'au 5^e vers. Au sortir de l'immersion baptismale, il peut alors s'écrier : « Tout est amour dans l'amour même ! »

Cette hymne de Pentecôte est d'une richesse théopoétique inépuisable. Elle introduit le croyant dans le mystère trinitaire, communauté d'Amour du Père et du Fils dans l'Esprit, mouvement incessant d'échange entre le Père qui engendre le Fils et le Fils éternellement tourné vers le Père. L'Esprit fait participer le baptisé à ce mouvement. En se laissant prendre par le battement du cœur de Dieu qui est l'Esprit-Souffle, l'homme naît à la vie éternelle – la vie qui n'est que vie – et entre à son tour dans le Jeu trinitaire de « l'Amour même ».

11 - Hymne dans le 4^{ème} Concert eucharistique, *Somme III*, p. 349.

4 - De la poétique de l'âme au chant liturgique

En répondant à la convocation par l'Église de sa vocation de poète, La Tour du Pin avait eu conscience de devoir faire un bond : « Ne plus chercher à susciter un état de poésie pour lui-même, mais à mettre celle-ci au service d'un mouvement de prière commune.¹² » Il lui fallait s'astreindre à une poésie écrite pour être chantée et répétée cela n'allait pas de soi, et il lui arriva de se plaindre des impératifs des musiciens ! Cependant, les « Dix hymnes pour l'Office » respectent la structure strophique sans refrain, en vers octosyllabiques, et la loi rigoureuse de l'isorythmie qui permet de chanter toutes les strophes sur la même musique.

Éveilleur de la mission théopoétique de La Tour du Pin, le Père Gelineau fut le premier à relever le défi de mettre en musique les « Dix hymnes », et cela dans des conditions particulières qui relèvent d'une inspiration et d'une connivence exceptionnelles avec « la robe verbale » de ces poèmes. Lui-même a raconté : « C'est dans un voyage en avion, Paris-Amsterdam aller-retour, que j'ai composé la musique des dix hymnes »!¹³

Texte : Copyright © 1968 by Centre national de pastorale liturgique, Paris — Musique : Copyright © 1968 by Desclée & Co, Tournai (Belgium) — Imprimatur, Tournai, die 3 mei 1968, J. Thomas, vic. gen. Texte de Patrice de La Tour du Pin — Musique de J. Gelineau

AMOUR QUI PLANAIS SUR LES EAUX

K 72-1

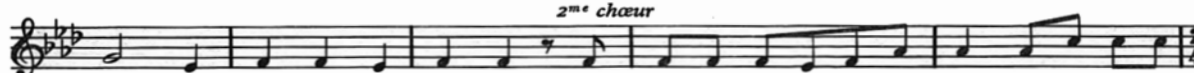
J. Gelineau

Hymne du matin pour le temps de Pentecôte

Modéré ♩ = 80 mM
1^{er} chœur



1. A- mour qui pla- nais sur les eaux Et les ber- ças du pre- mier
2. Tu es cet- te voix qui gé- mit, Dans les dou- leurs de no- tre
3. Tu es la ge- nèse en tout temps, Tu es le vent qui crie nais- les eaux en-
4. A- mour des- cen- dant au- jour- d'hui, Viens a- gi- ter



1. souf- fle, Nos â- mes dor- ment: Prends- les d'un bat- te- ment nou- veau Qui re- flue au
2. mon- de, Le nom du Pè- re; Mais en re- tour, tu es aus- si La voix ap- por-
3. san- ce A l'âme ob- scu- re; Tu nous en- gendres du de- dans, Tu fais tressail-
4. foui- es De nos bap- tême- s, Qui de la mort de Jé- sus Christ Nous font re- sur-



1. Christ vers leur sour- ce Pour dé- bor- der par- mi les hom- mes.
2. tant sa ré- pon- se: L'A- mour de Dieu cou- vre la ter- re.
3. lir le si- len- ce Au fond de tou- te cré- a- tu- re.
4. gir dans sa vi- e: Tout est a- mour dans l'A- mour mê- me.

Tous droits réservés

Printed in Belgium

Avec l'hymne « Amour qui planais », on devine comment le pionnier de la cantillation des psaumes en langue française, qui est aussi disciple de Marcel Jousse, ne cherche pas d'abord à écrire de la musique sur un texte mais à trouver la cohérence avec la parole poétique déjà rythmée par la versification et musicalisée par les rimes. Un simple regard sur la partition découvre, d'emblée, une rare économie de moyens musicaux : une mélodie à l'unisson, en fa mineur, rythmée au plus près de la prosodie du poème, de façon syllabique. La musique des trois premiers vers est d'un dépouillement tel que l'on est proche d'un récitatif orné sur la teneur fa. Notons cependant, deux trouvailles inspirées par le texte : la première, rythmique, met en valeur par une syncope le verbe 'bercer' ; la deuxième souligne le décalage du troisième vers de quatre syllabes, « nos âmes dorment ». Porté par une succession de cinq noires quasi recto tono, ce petit vers isolé prend une charge expressive particulière, qui se renouvelle à chaque strophe. Et cela d'autant plus, qu'après un demi-soupir, les deux vers suivants, toujours à partir du fa, sont musicalisés en mélodie de jaillissement « fa-la-do-mi ».

12 - Cf. texte inédit publié dans *La Maison-Dieu* n° 150 – 1982, pp. 163-166

13 - Cf. Philippe Robert, *Joseph Gelineau, pionnier du chant liturgique en français*, Brépols, 2004, p. 129

Le dernier vers reprend sur le verbe ‘déborder’ l’emploi de la syncope, mettant ainsi en relation les deux beaux verbes ‘bercer’ et ‘déborder’. Le chanteur éprouve spontanément le contraste musical entre les deux parties de l’hymne en même temps que leur unité. C’est le même « Amour » qui plane de toujours à toujours sur les eaux immémoriales du Commencement, et qui ne cesse de déborder parmi les hommes de chaque génération.

Beauté du poème d’une haute teneur théologique écrit dans un langage qui recharge les mots les plus simples de la langue française pour en faire une langue liturgique¹⁴. Beauté d’une mélodie à l’unisson d’une rare simplicité et servante du texte : les deux grandes phrases mélodiques à la fois en contraste et en miroir ne sont-elles pas une double expression du mystère de l’Esprit de Pentecôte, intime et torrentiel¹⁵ ?

Dans l’‘Aujourd’hui’ liturgique de la fête, l’acte de chant devient, grâce à cette hymne d’une qualité mystagogique exceptionnelle, acte de foi par lequel le chanteur entre dans le Jeu trinitaire de l’Amour même.

Gloire à toi, notre Père !
Ton souffle a soulevé le souffle de nos voix
Jusqu’aux régions du ciel où les anges contemplant
L’éternelle mission d’amour de ton amour,
Descendant de la joie de vivre auprès de toi
Vers ceux qui n’ont pas de quoi vivre.¹⁶

Sœur Étienne Reynaud
Abbaye Saint-Joseph et Saint-Pierre de Pradines
Février 2021

14 - À noter l’abondance des verbes aussi ordinaires que planer, dormir, gémir, couvrir, engendrer, agiter etc. 13 - Cf. Philippe Robert, *Joseph Gelineau, pionnier du chant liturgique en français*, Brépols, 2004, p. 129

15 - La musique à 3 voix égales du Père Marcel Godard est de même qualité. Dans le style de l’écriture vocale qu’on lui connaît, plus neumatique que métrique, elle épouse le texte dans un tempo proche de la parole, et la fluidité qui en découle sert admirablement son caractère méditatif. Fiche KLH 124. Enregistrement : « Une musique aux nombreuses demeures », Studio SM 1995.

16 - 4^e Concert eucharistique, *Somme III*, p. 349.